

# L'ÉCRAN

L'HEBDOMADAIRE DU CINÉMA

*français*

Publié clandestinement  
pendant l'occupation

TOUS LES  
MERCREDIS  
**10** FRANCS

Troisième année  
N° 2. — 11 JUILLET 1945



Renée FAURE et Serge REGGIANI : « FRANÇOIS VILLON »

## DÉFENSE du cinéma français

UN projet est à l'étude qui a pour but de limiter, dans les salles, la projection des films étrangers.

Si cette mesure de protection a de nombreux défenseurs, elle soulève aussi de farouches protestations.

Il paraît qu'en voulant fixer un pourcentage de films étrangers autorisés à passer, chaque trimestre, dans les salles françaises, on va à l'encontre des principes démocratiques les plus élémentaires. C'est de plus la négation de tout libéralisme économique, ajoutent les ennemis du projet — qui s'étonnent d'ailleurs que l'on ait l'impudence de « poignarder dans le dos nos alliés » par une telle mesure.

Nous aimerions un peu plus de franchise et qu'on ne parlât pas de démocratie ou de « devoirs envers nos alliés » pour défendre des intérêts strictement commerciaux.

Que les grandes maisons américaines cherchent à inonder de leurs films notre marché, c'est leur droit; nous trouvons même cela normal. Que certains exploitants français se fassent les avocats de la liberté commerciale, parce qu'ils louent moins cher les films américains, c'est aussi leur droit, mais c'est déjà moins normal. Mais, plus que la liberté de vendre ou acheter le produit que l'on veut, nous importe LA LIBERTÉ DE TRAVAIL ET D'EXPRESSION.

Laisser nos écrans s'américaniser c'est vouer à la mort l'industrie cinématographique française, c'est mettre au chômage des milliers d'ouvriers spécialisés, c'est réduire à l'inactivité nos auteurs, nos réalisateurs de films et nos comédiens.

Malgré le contingentement, il y aura toujours de la place pour les bons films étrangers, pour TOUS les bons films étrangers, qu'ils soient américains, russes ou anglais !

Grâce au contingentement, le cinéma français pourra vivre et se développer. Nous aussi, nous avons le droit, par nos films, de vouloir diffuser en France et à l'étranger le meilleur de nous-mêmes et de notre culture.

Entre certaines règles de protection indispensables à toute œuvre de renaissance et un libéralisme créateur d'anarchie, notre choix est fait.

Mais que ceux qui réclament le contingentement des films étrangers n'oublient pas qu'ils prennent en même temps l'engagement de ne pas faillir à la tâche qui leur incombe maintenant. Il ne faut pas seulement que le cinéma français vive, il faut encore et surtout qu'il devienne grand : nous serons les premiers à réclamer l'ABOLITION DE CES MESURES SI ELLES DEVAIENT SERVIR LA BETISE ET LA VULGARITE.



### PARIS

#### Invitation

COMME chacun sait, l'été est la saison des voyages d'agrément, des croisières et des plaisirs de grand air.

Ainsi, le général Eisenhower, mondain et aimable, vient d'inviter les directeurs des principales maisons américaines de cinéma à visiter l'Allemagne. Sans doute de vieilles amitiés de collège...

Ces messieurs, très heureux du petit délassément qu'il leur a été proposé, ont accepté avec empressement et ont sauté dans le premier avion. Ils visitèrent donc l'Allemagne, ou plutôt ce qu'il en reste, et au retour s'arrêtèrent à Paris. Cet arrêt fut purement motivé par la

#### UN NOUVEAU METTEUR EN SCÈNE



Pierre Dard, frère de Jean Delannoy, et ses interprètes d'« Impasse » : Marie Déa et Georges Rollin.

curiosité touristique, inutile de le préciser...

Il y eut bien quelques conversations, quelques petits entretiens franco-américains qui intriguèrent les curieux, mais personne ne donna d'explications ou d'éclaircissements sur ce qui s'était dit.

#### Réception

LE clou de la visite de Paris a été même une réception par le général de Gaulle, ce qui faisait pâlir de jalousie les représentants du cinéma français qui, eux, n'ont jamais pu parvenir à obtenir cette entrevue. On sait recevoir en France...

L'ÉCRAN FRANÇAIS n'accepte AUCUNE publicité cinématographique

Aux dernières nouvelles, les dirigeants de la Paramount, de la R.K.O., de la Metro, de la Warner et autres se déclarent enchantés de leur séjour à Paris. Ils reviendront.

#### Projections

FAIT étrange (et bien entendu sans aucun rapport avec ce qui précède, comme on s'en convaincra aisément), fait étrange donc : avant d'entrer en Allemagne, les directeurs des firmes américaines avaient également visité Londres.

Or, dans cette ville, actuellement, sur une vingtaine de grands cinémas, deux seulement projettent des films anglais. Les autres passent des films américains.

#### Attentions

IL n'y aura bientôt plus assez de bateaux et d'avions pour assurer le service entre Londres et Paris. C'est fou ce qu'on peut voyager entre ces deux villes !

Une équipe de techniciens français, à qui les beaux jours donnaient des hu-

### A nos Amis,

Bien avant que nous n'obtenions l'autorisation de paraître, des amitiés vaillantes et fidèles ont bien voulu soutenir notre effort. A tous va notre reconnaissance.

Mais nous nous plaignons à remerciement particulièrement Fernand Grenier, délégué à la Consultative, le Comité de libération du Cinéma français et la Fédération du spectacle, enfin nos camarades de Spectateur et des Lettres françaises.

Nous avons de bonnes nouvelles de la santé de notre rédacteur en chef Jean Vidal, alité depuis trois semaines et empêché, de ce fait, d'exercer ses fonctions. On peut prévoir qu'il reprendra, dès la semaine prochaine, la direction de la rédaction de l'Écran français.

meurs vagabondes, voulurent eux aussi faire le voyage Paris-Londres.

Mais MM. Louis Daquin et Charles Chezeau étant du groupe, quelqu'un fit remarquer en haut lieu que les déplacements étaient, malgré tout, fort difficiles en ce moment et s'arrangea pour que ce

(Suite page 15.)

« Doubler », en argot, signifie : « trahir »

# FILM DOUBLÉ = FILM TRAHI

par Jacques BECKER

IL y a beaucoup de spectateurs de films qui savent cela, qui l'ont senti ; il y a peu de gens de cinéma qui s'en rendent exactement compte. Lorsque le « cinéma parlant » a fait son apparition, la voix humaine, cette chose bouleversante que nous n'avions jusqu'alors entendue que par le truchement des phonographes, s'est fait entendre dans les salles obscures. Cet inquiétant phénomène pouvait provoquer des catastrophes ; mais, après une période affreuse, génératrice de productions informes, le film parlant s'est ossifié, vertébré, il est venu au monde.

En Amérique, il est né Américain ; en France, il est né Français.

Les Américains ont entendu nos acteurs s'exprimer dans notre langue, et nous, nous avons entendu les Américains parler américain... jusqu'au jour où on s'est aperçu que le film parlant n'était pas venu au monde seul : un inquiétant jumeau retardataire, une sorte de monstre était né en même temps.

J'ai nommé le FILM DOUBLE.

Grâce à l'initiative criminelle de quelques commerçants, les acteurs américains se sont mis à parler français par la bouche d'acteurs français hâtivement engagés par les entrepreneurs de doublage avides de conquérir ce nouveau marché qui s'offrait :

Or, le fait de doubler un film, c'est-à-dire de remplacer la voix d'un homme ou d'une femme dont on voit les images sur un écran par la voix d'un autre homme ou d'une autre femme, est un ACTE CONTRE NATURE, un attentat à la pudeur. Qu'en résulte-t-il ? Un monstre !

Il faut tuer le monstre, il est encore jeune, il est né en 1931. Il n'a donc que quatorze ans, il est impubère. Tuons-le avant qu'il ne se reproduise.

MORT AU DOUBLAGE !

Je suis de plus en plus frappé de l'inconscience dont les gens de cinéma de ce pays font preuve vis-à-vis de ce danger qui vient de renaître après une éclipse de cinq ans, pendant laquelle les films américains doublés avaient disparu, et pour cause, de nos écrans. (Il y avait bien des films allemands doublés, mais ils étaient si mauvais que, doublés ou non, personne n'avait envie de les voir.)

Les cinéastes étrangers, eux, ont l'excuse de l'ignorance. En Amérique et en Angleterre, par exemple, on n'a que très exceptionnellement vu représenter dans les salles des monstres de ce genre : deux ou trois films français et autant de films russes doublés en anglais en quinze ans.

Mais nous enfin, nous qui avons été envahis, abrutis, crétinisés et volés pendant dix ans par ces malfaiteurs conscients ou non que sont les commerçants franco-américains du film doublé ; nous ! nous n'avons pas d'excuse, nous ne devrions pas pouvoir garder notre sang-froid. Ce genre de sang-froid-là s'appelle paresse, imbécillité, lâcheté.

Qu'on ne vienne pas me dire que le film en langue étrangère avec sous-titres en français est inexploitable en dehors des Champs-Élysées. Je n'ai jamais accepté l'argument que les gens de l'exploitation m'ont servi chaque fois que j'ai eu l'occasion

de discuter de cette question avec eux. Ces gens-là prétendent que seul le film étranger doublé en langue française (ils appellent ça « un film étranger parlant français ») est accepté par le « public des quartiers » et le « public de province ».

Il faut entendre avec quelle intonation méprisante ils prononcent ces mots-là : « public de quartier », « public de province ». C'est-à-dire public vulgaire, ignorant, public ouvrier, public paysan.

Et quand ils disent que ce public ne veut que des films doublés, ils mentent, l'expérience a été faite plusieurs fois avant la guerre.

Dans plusieurs salles du 18<sup>e</sup> arrondissement, certains directeurs s'étaient hasardés à présenter à leur public des films en version originale. Leur spectacle a été accueilli tout d'abord avec réserve, j'entends par là que quelques zigotos se sont amusés à crier par-ci par-là : « En français !... en français ! » sur l'air desampions pour épater leurs femmes ; puis cela s'est admirablement tassé ; la preuve en a été fournie par la courbe des recettes de ces salles du 18<sup>e</sup> (courbe que j'ai eu l'occasion de vérifier) et la persistance marquée par les directeurs en faveur de cette nouvelle politique de programmation.

Si le film américain doublé (appelons-le par son nom) continue à s'introduire tranquillement dans nos salles, le FILM FRANÇAIS DISPARAITRA FATALEMENT.

Il sera broyé, liquéfié, absorbé, digéré et déjecté par ce doryphore cinématographique spécial : le film américain doublé en français. Et cela pour l'excellente raison qu'il se loue deux fois moins cher que le film français, parce que déjà amorti en Amérique.

Nous sommes quelques-uns à avoir tenté de convaincre les dirigeants officiels du cinéma français de la nécessité de lutter avec rage contre cette plaie, nous l'avons fait plusieurs fois...

Lecteurs, public, je vous en supplie, ne vous laissez pas avoir, ne vous laissez pas prendre au piège du film doublé, du « film américain dialogué en français », AIDEZ LE CINÉMA. N'allez pas voir ces films.

Lorsque vous allez voir Greta Garbo ou Gary Cooper, lorsque vous allez voir Charlot, entendre leur voix, entendre leur respiration... RECEVEZ DIRECTEMENT leur jeu, ne vous exposez pas à entendre la voix des doublés, la triste voix des pauvres acteurs qui, pour des salaires affligeants, parlent devant le micro à la place des INTERPRETES DIRECTS que vous devez entendre, que VOUS AVEZ LE DROIT D'ENTENDRE...

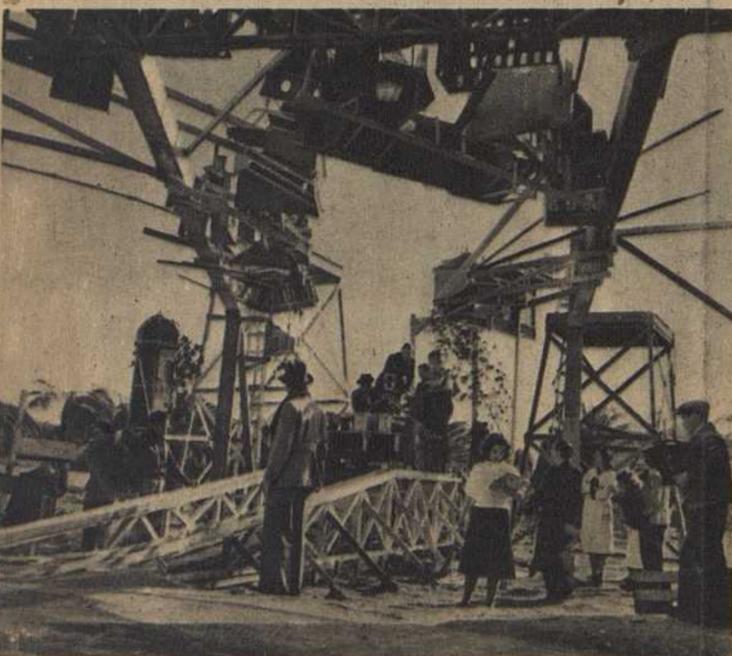
ABANDONNEZ LES SALLES OU PASSENT DES FILMS DOUBLES : DE TRISTES MONSTRES VOUS Y ATTENDENT, PRETS A JAILLIR DU HAUT-PARLEUR, DE DERRIÈRE L'ÉCRAN, PRETS A SORTIR DE L'ÉCRAN ENTRE LES LEVRES DES ACTEURS ÉTRANGERS QUE VOUS AIMEZ.

VOUS VOUDRIEZ ENTENDRE LEUR VRAIE VOIX, MAIS VOUS NE L'ENTENDREZ PAS : VOUS N'ENTENDREZ QUE LA VOIX DERISOIRE ET FAUSSE DES DOUBLÉS, INTRODUE EN CONTREBANDE PAR LES ENNEMIS DU CINÉMA.



« Double crossed », une double croix sur le bras, l'emblème des doubleurs. Ces brutes en chemise brune qui se disposent à pondre le petit tailleur juif dans « Le Dictateur », ne dirait-on pas les chevaliers du doublage étrange sans remords Charles Chaplin et son dernier film ?

## VOUS, QUI VOYEZ GRAND !



(Ph. LIDO).

**V**OUS êtes au cinéma. Vous admirez l'ampleur du décor dans lequel évoluent les acteurs : « Quelle impressionnante perspective de toits... Cette colonnade qui fuit à l'infini... La voûte gigantesque de cette cathédrale... Comme c'est beau, comme c'est grand ! »

Eh bien, nous allons vous avouer toute la vérité : pour que vous puissiez voir grand, les cinéastes ont dû bien souvent faire petit. Autrement dit, ils ont filmé des maquettes. Maquettes, les toits de la ville ; maquettes, la voûte de la cathédrale ; maquettes, cette enfilade de colonnes...

**C**ERTES, on ne confesse pas de telles choses sans trembler. On s'attend toujours à la réaction indignée du spectateur qui s'écriera : « Me faire ça, à moi !... Me faire prendre des vessies pour des lanternes et des maisons de poupées pour des gratte-ciel ! » Cependant, espérons que, son accès de colère passé, le spectateur admettra qu'on doit avoir de bonnes raisons pour préférer, en certaines circonstances, la maquette au décor grandeur nature et que les cinéastes ne choisissent pas ce procédé de trucage pour le seul plaisir de le leurrer...

Ils s'y résolvent parce que, dans cette grande illusion qu'est le cinéma, le faux fait parfois bien plus vrai que le vrai...

Par exemple...

**P**EU-ETRE ne vous souvenez-vous point du film « Simoun ». Ceux qui l'ont tourné, en revanche, s'en souviennent, je vous le jure ! Ils avaient besoin de filmer cette terrible tempête de sable qui balait le désert et qu'on appelle justement un simoun. Perdus dans l'immensité saharienne, ils en attendirent un quarante jours durant. Il vint. N'écoulant que leur conscience professionnelle, les opérateurs, en dépit de leurs oreilles bourdonnantes, de leurs yeux brûlés par le sable, de leurs bouches desséchées, se précipitèrent sur leurs appareils et filmèrent jusqu'à épuisement.

Après cet exploit, ils revinrent à Paris, triomphants, passèrent à la salle de projection... et virent qu'on ne voyait rien !

Alors on construisit une maquette, on approcha un ventilateur et, frais et dispos, entre un déjeuner confortable et un excellent apéritif, on vous réalisa un simoun dont les plus authentiques bié-dards dirent qu'ils s'étaient cru, en voyant la bande, transportés au désert.

« C'est-y pas mieux comme ça ? » demanderait Dorin.

**L**A maquette est l'intermédiaire entre la toile de fond et le décor grandeur nature... ou la nature elle-même. Il est deux sortes de maquettes : la maquette qu'on filme toute seule et celle qui continue un décor à échelle normale, soit qu'elle le coiffe (la voûte d'une cathédrale, par exemple), soit qu'elle le prolonge.

**C'**EST le cas de la butte Montmartre que l'on reconstitua en réduction sur la Côte d'Azur pour les prises de vues de « Untel père et fils », que mit en scène Julien Duvivier, et dont vous voyez ci-contre deux aspects.

La première photo, obtenue sous un angle identique à celui de la camera, montre la perfection du trucage : il faut être assez averti, en effet, des choses du cinéma pour se rendre compte que le Sacré-Cœur a, au moins, cinquante centimètres de haut.

La seconde photo nous révèle les secrets de la maquette. Montés sur pilotis, les toits des maisons, dont vous voyez l'envers, s'étagent de façon à donner l'illusion de perspective obtenue dans la première photo.

**D**EPUIS très longtemps, on s'est servi de maquettes pour réaliser des scènes telles que le simoun, l'accident de chemin de fer ou le bateau qui sombre. Il faut évidemment du soin pour que le trucage ne soit pas flagrant ; mais, en fait, ce n'est pas, à proprement parler, un travail difficile.

Au contraire, l'emploi de la maquette, combiné avec un décor réel où évoluent des acteurs, d'un usage beaucoup plus récent, réclame des prodiges, d'abord de la part du décorateur, et ensuite de l'opérateur. La raison en est simple : il faut respecter scrupuleusement les lois de la perspective, en tenant compte, non seulement de l'emplacement futur de la camera, mais encore de l'objectif qui sera employé. Ceci, pour le décorateur. L'opérateur, lui, doit s'arranger pour éclairer, avec la même intensité, et la maquette et le décor lui-même.

Bref, c'est affaire de lumière et de lignes de fuite.

« Ligne de fuite, précisait un de nos amis décorateurs, c'est une ligne comme ça que je voudrais prendre chaque fois qu'un metteur en scène me parle de maquette dans un décor ! »

**F**INISSONS-EN par un souvenir personnel. L'utilisation d'une maquette dans un studio donne parfois lieu à des incidents surprenants. Je me rappellerai toujours la stupeur d'un ami mettant le pied pour la première fois sur un plateau et se faisant copieusement « enguirlander » par un assistant parce qu'il faisait de l'ombre sur la tour Eiffel.

D'autant que l'ami en question était loin d'avoir la taille du général de Gaulle.

Mais il faut dire aussi qu'il manquait à cette tour Eiffel quelque 298 m. 75 pour avoir 300 mètres !

François TIMMORY.



**QUAND NOUS AURONS DEGUSTE TOUS LES NAVETS...** peut-être aurons-nous droit au dessert. Et, par exemple, à certains films importants, tournés à Hollywood, et qui nous concernent directement, tel Madame Curie. Inspiré par le livre d'Eve Curie et réalisé par Mervyn Le Roy, il porte à l'écran la vie sublime

et émouvante de la femme de génie à qui l'on doit la découverte du radium et ses premières applications. On trouve encore assez de gens en France qui l'ont connue ou vue : ils seront certainement bouleversés par l'extraordinaire évocation que Greer Garson a su faire — cette photo le prouve — de l'illustre savant.

# FELICIE NANTEUIL

par Léon MOUSSINAC

**I**L n'est pas négligeable de savoir que ce film, tiré d'une nouvelle d'Anatole France, *Histoire comique*, a été tourné en 1942 en zone sud, et que Claude Dauphin, son principal interprète, étant alors recherché par la Gestapo, il n'a pu être présenté au public avant la libération.

La qualité dominante de cette œuvre est d'être française, et moins par le sujet que par le style. Marc Allégret nous y restitue l'atmosphère d'une époque pour nous discrète, avec l'espoir sans doute qu'elle nous retiendra par son charme aboli, avec l'espoir non moins que ce qui fait l'originalité dramatique de l'action nous permettra d'éprouver des valeurs demeurées humaines. Le premier espoir s'est réalisé ; on n'en saurait dire autant du second. Nous sommes intéressés, séduits, par tout ce qui revit en ces images réussies d'un aspect de la vie et des mœurs du début du siècle, aussi bien grâce au comportement des interprètes qu'au décor qu'ils animent, mais nous attendons en vain l'émotion qu'une passion humaine devrait — au delà des contingences — faire naître en nous. Le charme agit contre les larmes, et l'esprit des larmes d'abord. Il eût peut-être fallu l'ambition de dépasser ce temps et ses personnages et nous rendre précieux le diamant de leur malheur. Mais le diamant reste une jolte pierre fausse fort bien montée. Le cinéma ne joue ici que pour des valeurs éprouvées, une technique sûre. A force de volonté et de choix, la distinction évite le danger de la vulgarité ; mais nous souhaiterions qu'au mélodrame Margot pleurât. Et Margot, séduite, un peu éblouie, garde les yeux secs.

Je ne crois pas que les cinéastes français, après avoir affirmé leur maîtrise, puissent s'attarder désormais sans dan-

ger à des œuvres qui méprisent l'émotion pour ce qu'elle exige, et je pense à d'autres œuvres remarquables projetées sur nos écrans. Le raffinement de l'esprit conduit trop vite à l'esthétisme, et ce temps est celui de l'humain.

La présence de l'auteur ne suffit pas, ni son talent, qui évitent, même à l'histoire d'hier, nos réalités vivantes. Je crois qu'il est devenu indispensable que le drame atteigne le spectateur en ce qui lui reste de sang et de pensée et ne le différencie qu'en apparence et en degré du spectateur du début du siècle qui a vécu, en la lisant, *Histoire comique* d'Anatole France.

Toute l'interprétation est excellente. Micheline Presle a plusieurs visages, et qui conviennent exactement aux enchaînements psychologiques de son sujet, mais elle ne s'y montre pas toujours égale à

## L'AVIS D'UN COMÉDIEN

Si Claude Dauphin « donnait » sa scène de Cyrano de Bergerac au concours du Conservatoire, il aurait certainement un second prix de comédie. Et il serait tout de suite engagé à l'Odéon, — cet Odéon dont Félicie Nanteuil reconstitue si justement l'atmosphère vers 1890...

Ne croyez pas que je sois rosse pour Dauphin. Je lui fais au contraire un grand compliment, puisque le personnage qu'il campe est un pitoyable et touchant cabotin, qui joue dans la vie et qui ne vit que lorsqu'il joue...

Film de Marc Allégret d'après « Histoire comique », d'Anatole France.

Adaptation : Ch. de Peyret-Chapuis et Curt Alexander.

Dialogue : Marcel Achard.

Interprètes : Claude Dauphin, Micheline Presle, Louis Jourdan, Mady Berry, Louvigny.

elle-même en expression, même si son charme agit comme une authentique présence. Quant à Claude Dauphin, il est remarquable en composant un cabotin de théâtre. Son talent est très grand, et c'est pourquoi dans les deux scènes les plus pathétiques on exigerait de lui davantage. Peut-être à rechercher trop subtilement l'expression de son double personnage, l'acteur et l'homme — et voilà le fond du drame — le spectateur s'égarait-il à ce jeu rendu trop intellectuel. Ce caractère du « désuet » dont j'ai parlé, et qui fait le grand charme du film, jusque dans les sentiments du héros, retient essentiellement notre attention et agit sur nous avec une certaine disproportion. Et le plaisir que nous éprouvons (le personnage exactement typé par Louis Jourdan y ajoute, et les autres) n'est pas équilibré par l'intérêt que nous prenons à l'histoire qui nous est contée. Le bruit du pas des chevaux de fiacre sur le vieux pavé de Paris nous touche autant que le bruit que font les chaussures de Claude Dauphin, l'amant délaissé, aux oreilles de Micheline Presle, l'amoureuse perdue...

Il y aurait sans doute beaucoup d'autres remarques à faire, de réussites délicates à signaler, et c'est la preuve de la richesse du film de Marc Allégret qu'on y trouve de quoi choisir, pour le discuter et l'applaudir.

P.-S. — Sait-on que l'un des scénaristes de Félicie Nanteuil, à qui l'on devait déjà de si excellentes réussites, Curt Alexander, a été fusillé par les Allemands en 1943 ?



« GRIFFES JAUNES » : Humphrey BOGART, Mary ASTOR.

## Fausse alerte

Film français. Scénario et dialogues : Michel Durau. Mise en scène : Jacques de Baroncelli. Interprètes : Micheline Presle, Lucien Baroux, Saturnin Fabre, Simon, Joséphine Baker, Gabrielle Dorziat, Jean Tissier, Marguerite Pierry et Georges Marchal.

Les alertes, les masques à gaz, les chefs d'îlots... Un jour, on fera peut-être des films plaisants ou émouvants là-dessus. Celui-ci, tourné pendant la « drôle de guerre », n'avait jamais été représenté. On nous le donne aujourd'hui... Tant pis. Car l'esprit de Michel Durau, les incertitudes des débutants qu'étaient Micheline Presle et Georges Marchal, une chanson de Joséphine Baker et les plaisanteries faciles de Lucien Baroux et de Saturnin Fabre, cela ne fait pas un film mais un satané navet.

## Griffes jaunes

« Across the Pacific ». Film américain v.o. sous-titres français. Metteur en scène : John Huston. Scénariste : Robert Carton. Interprètes : Humphrey Bogart, Mary Astor, Sydney Greenstreet.

Prélude à Pearl-Harbour. Film d'aventures où s'affrontent un agent secret fédéral d'une part, les espions du Dragon Noir et les hommes du Mikado d'autre part. Le scénario est ingénieux et dans la bonne tradition du genre. Assez lente à se mettre en train, l'histoire prend bientôt de la vitesse et de l'intérêt : la dernière partie est assez passionnante. Aucune recherche d'aucune sorte, pas la moindre étude de caractère ni de milieu, pas d'influence littéraire ni théâtrale, mais un film honnête, bien fait, sans ambition ni esthétisme : un programme très « Apollo » d'avant-guerre. Mary Astor, vedette depuis plus de vingt ans, est éternellement séduisante.

## Place au rythme

« Babies in arms ». Film américain v.o. sous-titres français. Mise en scène : Busby Berkeley. Interprètes : Mickey Rooney, Judy Garland, Charles Winninger, Guy Kibbee.

Soporifique et à l'eau de rose : il s'agit de variations sur le thème « tel père, tel fils », entremêlées de chansons et de danses. Comme Judy Garland et Mickey Rooney ont été adoptés par nos « zazous », il n'y a pas de raison que ce film n'obtienne aux Champs-Élysées le même succès qu'au Texas. En fait, on n'y trouve qu'une cinquantaine de mètres qui soient réellement divertissants : le petit spectacle de music-hall de la fin, où on moque gentiment de certain conformisme de Washington, et où les héros de l'affaire sont déguisés en noirs.

## Prisonniers du passé

« Random harvest ». Film américain doublé. D'après James Hilton. Adaptation : Claudine West, Georges Froeschel, et Arthur Wimperis. Mise en scène : Sydney Franklin. Interprètes : Greer Garson, Ronald Colman, Philip Dorn, Susan Peters.

Un homme à la recherche de son passé, de ses passés successifs même — puisque le héros, blessé de guerre amnésique, recueilli par une jeune danseuse qu'il finit par épouser, retrouve brusquement, à la suite d'un nouvel accident, sa première personnalité, alors qu'il perd tout souvenir de son proche passé. Si l'argument n'est pas spécialement nouveau, il y avait cependant matière à une œuvre prenante : du théâtre filmé, soit ! Mais du théâtre filmé doublé !... Greer Garson et Ronald Colman ont prouvé qu'ils sont de remarquables comédiens. Mais...

A voir en version originale pour pouvoir juger sainement.

## Rendez-vous d'amour

« Appointment for love ». Film américain, v. o., sous-titres français. Metteur en scène : William A. Seltzer. Scénaristes : Bruce Manning et Felix Jackson. Interprètes : Charles Boyer, Margaret Sullivan, Rita Johnson, Eugène Pallette.

Charles Boyer se marie et tombe sur un bec : sa dame est doctoresse et entend continuer à vivre sa vie, d'où le lit et même l'appartement séparés. Ces intéressantes vicissitudes conjugales se déroulent principalement dans un ascenseur, entre un dix-septième et un vingt-deuxième étage, et elles réjouissent un public peu difficile. Boyer a toujours ce petit accent qui fait vibrer le cœur des girls. Margaret Sullivan est ravissante, Eugène Pallette, pachydermique, Réginald Denny, poivre et sel.

## La femme aux brillants

« Adventure in diamonds ». Film américain doublé. Metteur en scène : George Fitzmaurice. Scénaristes : Leonard Lee et Franz Schulz. Interprètes : George Brent, Isa Miranda, John Loder.

C'est Isa Miranda. Et cela se passe au cap de Bonne-Espérance. On y voit une course d'autruches, l'amour ramener les voleurs dans le droit chemin... Les beaux garçons sont George Brent (le bon) et John Loder (le vilain). Ce film et rien, c'est bonnet blanc et blanc bonnet.



ALORS QUE L'ON OSE PRESENTER en version doublée « Le Dictateur », de nombreux documentaires américains sont projetés partout avec un commentaire en anglais traduit par des sous-titres...

La voix d'un speaker anonyme de Hollywood est donc respectée alors que celle de Chaplin est escamotée.



« LA FEMME AUX DIAMANTS » : Isa Miranda.



« PRISONNIER DU PASSE » : Greer Garson, Ronald Colman.



« PLACE AU RYTHME » : Mickey Rooney, Judy Garland.



EN PRESENCE D'EISENSTEIN, UN ARCHIPRETE AUTHENTIQUE DOCUMENTE L'EVEQUE DU FILM



DANS LES ENVIRONS D'ALMA-ATA, LA TENTE D'IVAN LE TERRIBLE ET LES CINEASTES

## IVAN LE TERRIBLE

Serge-M. Eisenstein est le plus célèbre des metteurs en scène soviétiques et l'un des grands noms de l'histoire du cinéma. On lui doit quelques-uns des films muets qui ont fait la renommée du cinéma de l'U.R.S.S. : Le Cuirassé « Potemkine », Octobre, La Ligne générale. D'un séjour au Mexique, après l'avènement du film parlant, Eisenstein rapporte une énorme masse de documents filmés, dont on a notamment tiré Tonnerre sur le Mexique et Kermesse funèbre. Après un long silence, il vient de réallier, entre 1942 et 1944, un grand film historique : Ivan le Terrible.

Ce film, qui connaît actuellement un grand succès en U.R.S.S., relate la vie d'Ivan IV, dit le Terrible, le grand tzar patriote du XVII<sup>e</sup> siècle, qui lutta pour l'unité et l'intégrité de l'Etat russe contre les ennemis intérieurs et extérieurs.

Les plus fameux comédiens du théâtre et du cinéma soviétiques y tiennent des rôles importants. Commencées à Moscou, les prises de vues ont été poursuivies à Alma-Ata, capitale du lointain Kazakhstan, où l'on avait évacué les studios soviétiques. La préparation des costumes et des décors, la recherche des accessoires historiques dispersés dans les musées ont été faites sous la direction de hautes personnalités qualifiées, les mêmes qui avaient aidé Eisenstein à mettre au point son scénario, qui lui a coûté plusieurs années de travail.

Le commandement de l'armée rouge mit à la disposition du metteur en scène plusieurs escadrons de cavalerie pour tourner les scènes de la prise de Kazan. L'archiprêtre P. Thvetkov aida les acteurs à reconstituer les rites de la vieille Eglise orthodoxe. Le film fait ainsi revivre nombre de vieilles coutumes russes : par exemple, le défilé des guerriers, avant la bataille, devant la tente du tzar, où se trouvait un grand vase ; chacun d'entre eux y jetait, en passant, une monnaie de bronze ; après la bataille, les survivants venaient reprendre leur pièce de monnaie, ce qui permettait de connaître rapidement les pertes de vies.

Edouard Tisse, le fidèle opérateur de S.-M. Eisenstein, et André Noskvine ont assisté S.-M. Eisenstein dans sa grandiose réalisation.



MALADE, LA TZARINE (L. TSELIKOVSKA) RECOIT LA VISITE DE LA SOYARINA, QUI VA L'EMPOISONNER LE TZAR, JEUNE ET HARDI, AU SIEGE DE KAZAN... ET, VIEILLI, PRES DU CERCUEIL DE LA TZARINE



LE TZAR (TCHERKASSOFF) LEVE LES BRAS AU CIEL : AU PIED DE LA CAMERA, S.-M. EISENSTEIN NE LE QUITTE PAS DU REGARD



La guerre en couleurs :  
"MEMPHIS BELLE"

EXCEPTIONNEL est l'intérêt technique de « Memphis Belle ». Il a pour auteur William Wyler, l'un des plus fameux parmi les metteurs en scène américains ; et il a été réalisé en technicolor, avec un appareil de 35 mm., installé à bord d'un quadrimoteur de bombardement en mission sur l'Allemagne.

Remarquable par la sobriété de son style, « Memphis Belle » décrit avec une extrême clarté la vie à bord, l'organisation du raid, l'attente au camp. Il a donc une valeur documentaire certaine, aussi bien qu'une belle qualité humaine. L'intérêt de cette tentative est néanmoins tout autre et méritait qu'on en fit mention.

Pour la première fois, le technicolor est appliqué au document sur la guerre. C'est inattendu et parfois d'une beauté surprenante : l'ampleur des panoramas qui nous sont exposés, la délicatesse des ciels, les jeux étonnants des nuages, les vues de la terre lointaine apportées à nos yeux ravivés, tout cela compose un ouvrage singulier et prenant. Un ouvrage qui ressemble parfois à un conte de fées...

Et nous touchons là au défaut capital de « Memphis Belle ». Ici la guerre, le bombardement, la mort deviennent les éléments assez légers d'un ballet gracieux et parfaitement décoratif. Etait-ce là le but que l'on comptait atteindre ?

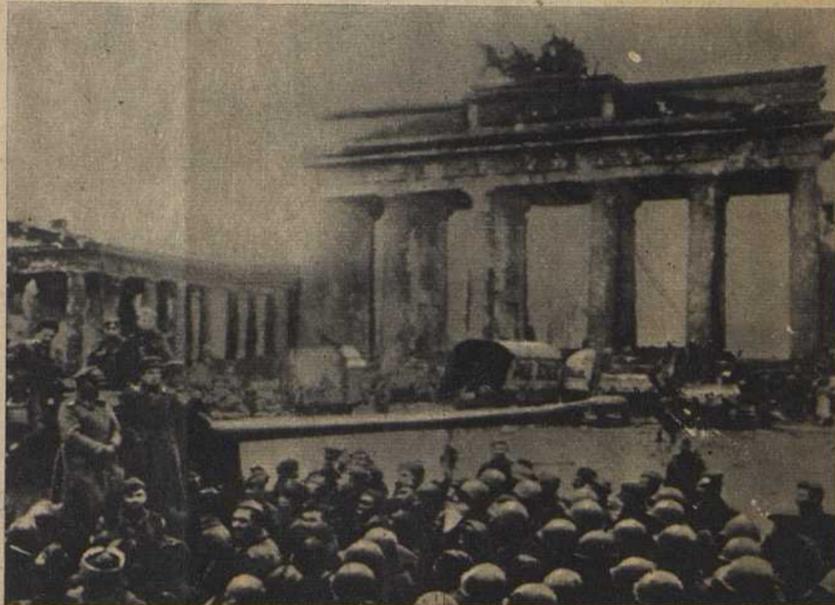
Doutons-en. Peu importe. L'essai valait la peine qu'on le fit et qu'on en vantât la réussite. — L. E.

au pas. Ombres et lumière font : une deux, une, deux. Le vieux Kremlin semble peint à l'encre de Chine sur cette lumière d'acier.

ALLEMAGNE. — Foule de l'exode allemand. Les civils allemands refluent du pays tchèque qu'ils avaient occupé. Juste retour... Ils ont l'air de ne pas comprendre pourquoi.

STUTTGART. — La Comédie-Française joue devant les soldats du général de Lattre. Un public aux visages sérieux, touchants d'attention, suit passionnément les envois et les paroles d'une grâce française classique qui fait une tournée victorieuse sur la terre allemande.

Georges ALTMAN.



L'armée rouge à Berlin, devant la Porte de Brandebourg

Et les forteresses volantes se posent sur une piste magnifique. La piste construite par la foule artisanale.

MOSCOU. — L'armée rouge défile devant le Kremlin. Une foule immense et péremptoire. Des masses profondes de soldats, bien cambrés, d'énormes machines, des tanks, des canons. Dans la tribune officielle, l'ambassadeur japonais hausse sa petite taille, prend un petit air désinvolte, fait une petite moue, le visage et l'allure semblent dire : « Hum, hum ! évidemment. » Un rayon de soleil sur des milliers de sabres qui étincellent

CINE-CLUBS

LUNDI soir, les Jeunes cinématographes donnaient à la Maison de la Chimie une soirée Jean Painlevé.

Il y eut, au début de la soirée, une petite émotion lorsqu'on vit monter sur l'estrade un professeur du Centre cinématographique connu comme le plus bavard des conférenciers. Mais ce n'était qu'une fausse alerte, il disparut derrière l'écran et ce fut Léon Moussinac qui présenta, d'une façon fort sympathique, Jean Painlevé assis à côté de lui, et qui paraissait très gêné.

Puis Jean Painlevé parla de ses films. Il en parla admirablement, avec de temps à autre une petite note triste dans la voix, lorsqu'il expliquait comment il devait, pour les rendre commerciaux et pouvoir les vendre aux exploitants, ajouter quelques facilités. Il les commenta lui-même durant la projection. La copie de Barbe-Bleue n'ayant pu parvenir à temps, la soirée fut un peu sérieuse, un peu ardue même pour beaucoup.

On retrouva avec grand plaisir les Bernard-hermite, les Hippocampes et les Planètes. Mais je ne pense pas qu'une grande partie du public ait parfaitement suivi le film sur la Quatrième dimension et les explications de Painlevé qui l'accompagnaient.

La séance se termina par la projection de quelques extraits d'un film inédit de Painlevé sur le Vampire.

Les applaudissements qui saluèrent Jean Painlevé ne s'adressaient pas uniquement à l'auteur des films qui venaient d'être projetés, et la façon dont celui-ci remercia prouva qu'il l'avait bien compris.

J. S.

LES GRANDES FIGURES DISPARUES-II

LESLIE HOWARD



L'avait su, en quelques films, se faire aimer.

Rien, cependant, chez lui, du renom tapageur de certaines vedettes, ni de la superbe de l'acteur arrivé. Il était, à l'extrême, silencieux, réservé, intelligent. A le voir, on le prenait pour un aristocrate, cultivé, un peu mélancolique et lointain, ou encore pour un « gentleman-farmer » dont les seuls intérêts dans la vie auraient été les chevaux, les chiens, la campagne.

Nous ne le reverrons plus ; l'avion, à bord duquel il regagnait l'Angleterre, après une tournée de conférences en Espagne et au Portugal, fut porté manquant.

Fin étrange pour un acteur qui eut, semble-t-il, toujours présent le sentiment du tragique quotidien de l'existence. Le mystère de la destinée, dans beaucoup de ses films, joue un rôle étrange et déterminant. Dans Au grand large, qui marqua les débuts de Leslie Howard à l'écran, un navire erre sur une mer brumeuse, ayant à son bord huit passagers, huit morts, flottant « au grand large », quelque part entre la vie et la mort... Leslie Howard s'y montra étonnant dans le rôle de l'ivrogne. Se souvient-on de l'étrange postulat de Berkeley Square — l'interpénétration du passé dans le présent, ces amants qui s'aiment et que des siècles séparent ?...

Pour Philip Carey, dans L'Emprise — son rôle le plus remarquable, peut-être — la fatalité s'incarne, sous l'apparence banale de Mildred, l'insignifiante petite serveuse du « Lyons ». N'oublions pas, enfin, La Forêt pétrifiée, pièce qu'il joua à travers toute l'Amérique avant qu'elle ne soit portée à l'écran, et dans laquelle le destin intervient, une fois de plus, et règle le drame.

Dès l'enfance, il avait eu le goût du théâtre, mais, dans son entourage, personne ne songeait à la possibilité d'une telle carrière pour lui. Né à Londres, le 24 avril 1893, il

entra tout jeune dans une banque ; il quitta cette situation pour s'engager, en 1914, et, au hasard d'un repos à l'arrière, pour distraire ses camarades, il monta sur les planches, pour la première fois de sa vie.

La guerre terminée, il ne retourna pas au bureau ; il est décidé à tenter sa chance ; il veut être acteur. Il vient de se marier ; sa femme n'a guère plus d'expérience des choses de la scène que lui, mais qu'importe ? leur résolution est prise. Les agences de location, les tournées médiocres, il connaît tout le rituel d'une vie de débutant... Cependant Leslie a obtenu un rôle dans « Peg de mon Cœur », il y remporte un gros succès.

D'autres succès suivent ; si bien qu'il part en tournée théâtrale aux Etats-Unis, qui lui font un chaleureux accueil ; il crée rôle après rôle, et son succès le fait engager à Hollywood. Il tourne alors « Au Grand Large »... On connaît la suite de sa carrière, jusqu'à « Pygmalion », dont il fut à la fois l'interprète et le metteur en scène et qui, en France, le classa définitivement.

Depuis la guerre, il avait tourné dans un grand film de propagande de Michael Powell, « 49th Parallel » ; puis il dirigea un film charmant, « Pimprel Smith », où il incarnait un intellectuel rêveur, égaré dans l'Allemagne nazie. Ce fut ensuite « The First of the Few », film qui raconte l'histoire de R. J. Mitchell, créateur du « Spitfire » ; ce devait être sa dernière création à l'écran. Il réalisa ensuite « The Gentle Sex », un film à la gloire des femmes en uniforme.

Mais il est un film surtout où nous l'attendons avec impatience : « Autant en emporte le vent ! » dans lequel Leslie Howard incarne le personnage d'Ashley Wilkes.

La distribution des rôles souleva bien des difficultés à Hollywood ; on eut même recours à un référendum auprès du public. L'unanimité se fit pour désigner Leslie Howard dans le rôle d'Ashley...

Leslie Howard racontait, jadis, que la chance avait tourné pour lui, définitivement, du jour où, alors qu'il était encore un acteur presque inconnu, à New-York, il reçut dans une lettre de sa femme une pièce de deux sous trouée, en porte-bonheur... Le jour de son départ en avion, Leslie Howard avait-il oublié son fétiche ?... Nouvelle, dernière rencontre avec le destin...

La mélancolie d'Ashley convenait à la sienne, et sa réserve, à cette passion contenue, endiguée mais rongée. Vraiment, il est assez rare, pour un acteur, de trouver un personnage aussi fraternel que Ashley Wilkes le fut pour Leslie Howard.

Lucienne ESCOUBE.



CHAQUE  
BON  
DE LA  
LIBÉRATION  
QUE VOUS  
SOUSCRIVEZ,  
C'EST  
UNE PIERRE  
QUE VOUS  
APPORTEZ  
A LA  
RÉCONSTRUCTION  
DU PAYS.

L'ÉCRAN FRANÇAIS

Organe clandestin du cinéma  
jusqu'au 15 août 1944  
Autorisation de paraitre  
après la Libération : juin 1945

Rédacteurs en chef : Jean VIDAL  
J.-P. BARROT

Administrateur : G. PILLEMENT.  
REDACTION - ADMINISTRATION  
100, rue Réaumur - Paris (2<sup>e</sup>)  
GUT. 80-60 - TUR. 54-40

PUBLICITE  
142, rue Montmartre - Paris (2<sup>e</sup>)  
GUT. 73-40 (3 lignes)

« L'ÉCRAN FRANÇAIS »  
n'accepte aucune publicité  
cinématographique

ABONNEMENTS  
Six mois : 250 fr. Un an : 500 fr.  
Les abonnements partent du 1<sup>er</sup> et  
du 15 de chaque mois.

Les Directeurs de la Publication :  
Jean VIDAL et Georges PILLEMENT

# DERNIÈRES NOUVELLES DE LONDRES

(DE NOTRE ENVOYE SPECIAL)

## LA REINE D'ÉGYPTÉ ET LE GRAND CÉSAR

d'après G. B. SHAW

Gabriel Pascal, le metteur en scène de « Pygmalion », du cinéma anglais, passe pour l'enfant terrible, parce qu'il orle, jure et traite les machinistes de tous les noms, ce qui ne se fait absolument pas en Angleterre. Enfant terrible, parce que ses films coûtent plus cher que tous les autres. De sa dernière œuvre, « César et Cléopâtre », d'après la pièce de G. B. Shaw, il est à la fois le réalisateur et le producteur. Elle a déjà coûté 1.200.000 livres, et le film n'est pas encore terminé. Les mauvaises langues prétendent qu'on veut lui faire atteindre le deuxième million. Une partition de Georges Auric accompagnera l'action Vivian Leigh, qui incarne Cléopâtre, s'est fait un étrange visage et d'immenses yeux dessinés au crayon. Claude Rains est un César ironique et bien en chair. Près de cent cinquante acteurs se meuvent dans des palais somptueux, ou au milieu des batailles navales, sous le regard impassible du Sphinx, photographié en couleurs. Personne n'a encore vu le film...



Vivian Leigh dans le rôle de Cléopâtre.

## "Johnny Frenchman" pêcheur breton

JOHNNY FRENCHMAN relate la rivalité ancestrale des pêcheurs de Cornouaille. C'est un film que Charles Frend a réalisé aux studios d'Ealing ; les extérieurs ont été tournés dans un village de Cornouailles, camouflé de manière à rappeler soit les maisons du



Paul Dupuis



Patricia Roe.

village breton de Lanec, soit celles du village anglais de Travannick.

La vedette du film est Française Rosay devenue bretonne pour la circonstance : elle prend la tête des pêcheurs français, lors de leur exode de France, après l'armistice de juin 40. En l'absence d'un jeune premier français susceptible de jouer le fils de Française Rosay, ce rôle fut confié à Paul Dupuis, un jeune correspondant de guerre canadien.

La plupart des pêcheurs français sont incarnés par de véritables Bretons réfugiés à l'étranger avec leurs bateaux de pêche. Yan (Paul Dupuis), amoureux d'une jeune Anglaise (Patricia Roe), se trouve avoir pour rival un pêcheur de Cornouailles (Ralph Michael). Malgré l'opposition du père de la jeune fille (Tom Wallis), et malgré les dangers de l'activité clandestine de Yan, qui fait évader de France Français et Anglais, tout finit bien, par la réconciliation générale et par un mariage franco-anglais.



Jean Ireland, une grande promesse : il y a trois mois elle était employée dans un ministère...

## ON A COMMENCÉ "LE BATAILLON DU CIEL"

On m'avait dit : « Vous les trouverez sur le quai de la gare. Vous les reconnaîtrez facilement ».

Ils y étaient, en effet : Lefèvre, dans son uniforme de lieutenant de chasseurs, Dalto, qui revient de Hollywood, Archambaud, l'ingénieur du son, à peine rapatrié d'Allemagne, et quelques autres. Un étrange assemblage, à vrai dire, mais moins étrange que l'aventure dont il marquait le commencement.

Le camp de parachutistes de Ringway, près de Manchester où sont tournés les extérieurs du Bataillon du Ciel, se trouve dans la région la plus pluvieuse de toute l'Angleterre. Lorsqu'il pleut, les parachutistes ne peuvent plus s'entraîner, et lorsqu'il fait beau, ils sont pris par leur entraînement... si bien qu'ils n'ont pas le temps de s'occuper du film.

Il y aurait là de quoi décourager un autre que le metteur en scène Pierre Billon... Un pays où il pleut toujours, où Pierre Blanchard découvert promène sa casquette neuve devant des maisons noires et sales, où une demoiselle de réception déchire d'un geste rageur la fiche d'hôtel de René Lefèvre, parce qu'il a eu le malheur de mettre une barre au « 7 », ce qui ne se fait absolument pas, où Hussières ne peut pas fredonner ses chansons de Paname sans s'attirer des regards courroucés.

Louis Jourdan n'était pas encore arrivé, Fabien Loris, Le Gall, Charles Moulin et Mouloudji, dégoûtés, s'enfermaient dans leurs chambres, et Howard, le jeune Anglais qui fait partie de la distribution, avait des ennuis avec le Board of Trade à cause des points nécessaires à son costume de sergent.



La première photo du « Bataillon du Ciel » : Pierre Billon et son état-major.

## RANK et les petits enfants

Un homme se penche sur de petits enfants.

Image touchante et classique. Image beaucoup moins touchante lorsqu'on ajoute que l'homme est Arthur J. Rank, qui jette la perturbation jusque chez les grands magnats de Hollywood, et, d'autre part, que les petits enfants sont d'éventuels spectateurs des salles cinématographiques.

M. Rank veut constituer des clubs de cinéma pour les enfants, avec des comités chargés de discuter les films et de présenter les suggestions, de réaliser à leur intention particulière des documentaires, des actualités, des dessins animés.

Tout cela est très bien. Les petits enfants anglais vont être très heureux. Et pas seulement les Anglais.

Car Arthur J. Rank, ayant constaté l'universalité des rires et des jeux enfantins, pense que tous les enfants du monde pourraient s'intéresser à ses films.

Comme les petits enfants, un jour, deviendront grands, M. Rank aura un jour un très grand public.

Un seul obstacle à ce projet. En Angleterre, la loi interdit l'emploi des enfants dans la production cinématographique.

Qu'importe ! En Angleterre, on respecte les lois, mais on peut les modifier. On assure que M. Rank s'y emploie.

## SI L'ON PARLAIT D'AUTRE CHOSE ?

L'occupation avait fait se multiplier en France les films d'évasion. Aussitôt la libération, nous nous sommes jetés en affamés sur des films de guerre et d'actualité. L'Angleterre n'a vécu que pour la guerre pendant

plus de cinq ans. Elle est lasse et veut se distraire. Et ses studios sont remplis de ravissantes jeunes femmes en robes longues, taille fine et cheveux bouffants qui n'ont rien connu des horreurs de la guerre. A Denham, le plus grand et le plus moderne des studios anglais, un tout jeune

metteur en scène, Stanley Haynes, tourne son premier film : *Carnaval*. L'histoire classique de la danseuse qui ne croit pas à l'amour et ne s'aperçoit de sa réalité que lorsqu'il est trop tard. L'action se situe dans le cadre pittoresque des cafés-concerts de la reine Victoria.

Au studio d'Ealing, la dernière des acquisitions de

M. Rank, Robert Hamer, dirige *Pink string and sealing wax* (Noûd rose et cire à cacheter). L'action se déroule à Brighton, dans les années 1880, et oppose la rigidité d'une famille bourgeoise au monde un peu louche des bars.

Plus étrange est l'histoire de *La Pitié dangereuse*, que Maurice Elvey met en scène d'après le roman de Stefan Zweig.

Zweig avait toujours refusé de laisser tourner ce livre. Après sa mort, en 1942, ses héritiers ne montrèrent pas les mêmes scrupules. Et W. P. Lipscomb fut libre d'adapter l'histoire au goût du public anglais et américain.

Cette histoire d'un vieil homme courbé sous le poids du souvenir et du regret est interprétée par Albert Lieven, qu'entourait Gladys Cooper, retour de Hollywood, Lilli Palmer, qui débuta à Paris, Ernest Thesiger et le grand acteur Cedric Hardwicke.

De 1940 à 1944, le ministère de l'Information a produit plus de 500 documentaires d'intérêt national.

En Grande-Bretagne.



Jean Kent et Sally Gray dans « Carnaval ».



« La Pitié dangereuse » : la rencontre entre Lilli Palmer et Albert Lieven.

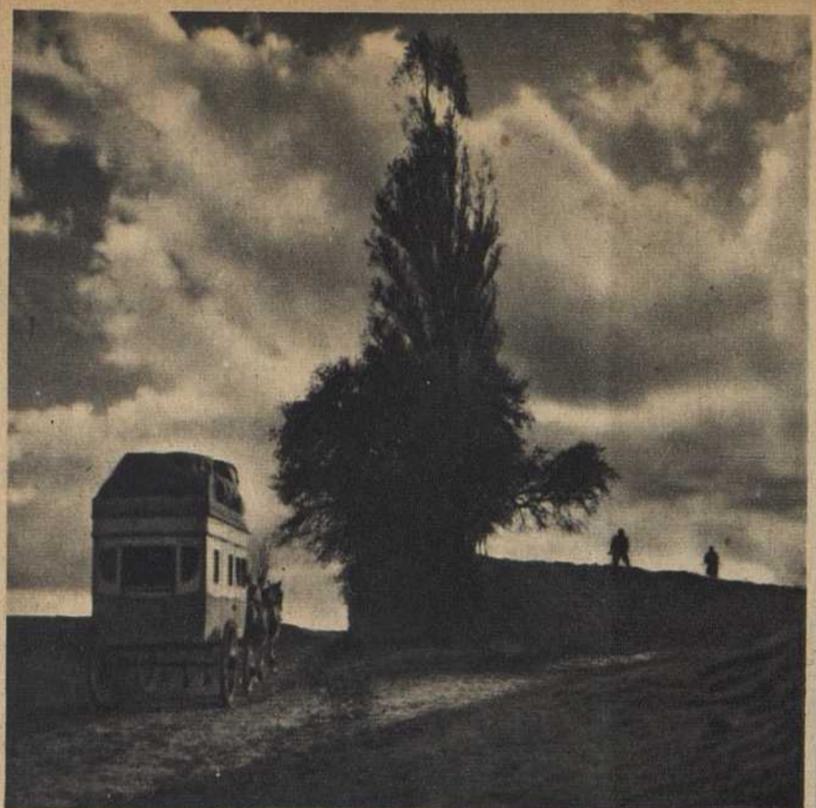
## Un village africain au studio de Denham

On passe devant une grande pile de contre-plaqué tout neuf (ô merveille !), on soulève une toile raide — et l'on cligne des yeux devant l'éclat du soleil africain. Des dizaines de projecteurs éclaireront un village, dont chaque brin d'herbe, chaque cabane provient d'Afrique. Pour réaliser le film *Men of two worlds*, Thorold Dickenson a passé près de deux ans au Tanganyika, avec une imposante équipe technique. Il en a ramené des tonnes de documents, des kilomètres de pellicule, des acteurs et surtout des idées à profusion. Depuis le mois de novembre, il tourne en studio cette histoire d'un nègre en qui se heurtent sa culture européenne et ses instincts ancestraux.

Thorold Dickenson, grand et sérieux, l'intellectuel du cinéma anglais, m'a dit : « J'estime que je n'ai pas perdu ces trois ans. » Les petits enfants nègres qui se jettent dans mes jambes semblent partager son avis, aussi bien que Philly Calvert, Eric Portman et Robert Adams, les vedettes du film...

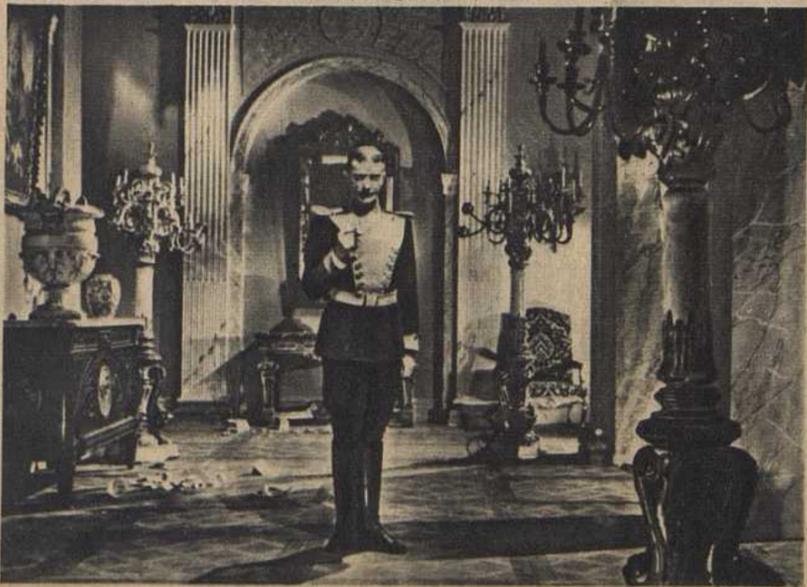


Phyllis Calvert et sa partenaire Ecca Makumbi.



## AU TEMPS DES CASQUES A POINTE...

L'occupation... celle de 1870. « Boule de Suif », une fille, mais qui prouve un grand cœur et un ardent patriotisme : c'est Micheline Presle. Christian-Jaque et Louis d'Hée ont adapté, à la fameuse nouvelle de Maupassant, un personnage qui donne son nom à un autre conte : « Mademoiselle Fifi ». De cet officier prussien, que les « occupés » de l'époque ont ainsi surnommé en raison de son affectation dans sa façon de parler français, Louis Salou a fait une création saisissante. Jeanson a écrit les dialogues de ce film que Christian-Jaque vient de terminer avec Alfred Adam, Berthe Bovy, Brochard, Louise Conte, Suzet Mais, Sinoël, Roger Karl, etc.



# flashes

## PARIS

- ◆ Boris Peskine libéré de Dachau.
- ◆ Bost : les dialogues de « Roger-la-Honte ».
- ◆ Lacombe et « Pays sans étoiles » au studio.
- ◆ Sologne dans « La Femme fatale », le 12 août.
- ◆ « L'Invité de la onzième heure », de Cloche, est prêt.
- ◆ Jeanson à Saint-Nazaire pour « Jean Bart ».
- ◆ Véry et Becker, un scénario d'après un rêve.
- ◆ Grémillon en Normandie : un film sur la Résistance.
- ◆ Raimu et Armand Bernard, « Les Gueux au Paradis ».
- ◆ La vedette de « Patrie » : Marie Mausan, une inconnue.
- ◆ Emile et Bernard Natan à Paris : le cinéma tremble.
- ◆ Dauphin dans « Dorothee cherche l'amour » à la mi-juillet.
- ◆ Le même dans « Nous cherchons une femme » à la mi-août.
- ◆ Jacques Feyder : une comédie satirique avec Françoise.
- ◆ Pierre Blondy commence « Fils de France », chez le général de L. de T.
- ◆ René Clair en route pour Paris.
- ◆ André-H. Legrand (du voyage à Berlin) : un scénario sur La Fayette.
- ◆ Après danger d'interruption, « Les Clandestins » reprennent sous le titre de « Danger de mort ».

## MOSCOU

- ◆ On tourne « Un capitaine de quinze ans », d'après Jules Vernes.
- ◆ Après « Stalingrad », « La Renaissance de Stalingrad », dans la ville qui se relève.
- ◆ Parmi les films pour enfants, réservés aux salles spécialisées, on achève un « Merlin l'enchanteur ».
- ◆ Cinq films en tête, devant le jury du meilleur film de 1944 : « Ivan le Terrible », « Hyménée », « La Grande Terre », « Moi, marin de la mer Noire » et « Six heures du soir, après la guerre ».

## HOLLYWOOD

- ◆ Greta Garbo toujours au repos.
- ◆ Le nouveau Renoir : « L'Homme du Sud ».
- ◆ Première de « Rhapsody in blue », d'après Gershwin : Al Tolson.
- ◆ Puis un film sur Cole Porter, le musicien de « Night and Day » : Cary Grant.
- ◆ Et un film sur Jerome Kern, autre compositeur : Judy Garland.
- ◆ Nouvelle mouture de « Robin des Bois », une opérette.
- ◆ Orson Welles abandonne le cinéma pour la politique.
- ◆ Succès du nouveau René Clair : policier, d'après Agatha Christie.
- ◆ La mère du metteur en scène Preston Sturges est française.
- ◆ Le major Clark Gable, démobilisé, joue un simple marin dans « Cette étrange aventure ».
- ◆ Merle Ob'n est George Sand dans « A song do vememder ».

# Le film d'Ariane

(Suite de la page 2.)

voyage soit remis à des temps meilleurs... Serait-ce M. Rank ?

## Opinions

PENDANT ce temps, un avion amenait à Paris sir Alexandre Korda et ses valises. Celui-ci sortit beaucoup. Il se montra même si sociable, si affable avec tout le monde que les cinéastes français en oublièrent que ce même sir Alexandre Korda lui comparait pendant l'occupation à des demoiselles de mœurs légères...

## Objections

EN fait de valises, M. Armand Thirard, qui avait déjà fait les siennes, dut les défaire, l'Angleterre lui refusant son visa d'entrée sous prétexte qu'il fut le premier opérateur français à s'engager à la Continentale pendant l'occupation, et qu'il y gagna de jolies sommes... C'est M. Jean Isnard qui le remplacera pendant les extérieurs du Bataillon du ciel, tournés en Angleterre. Mais qu'on se rassure, ce pauvre M. Thirard travaillera quand même au film... Le producteur, dont le bon cœur est proverbial, lui fera tourner la partie qui se passe en France.

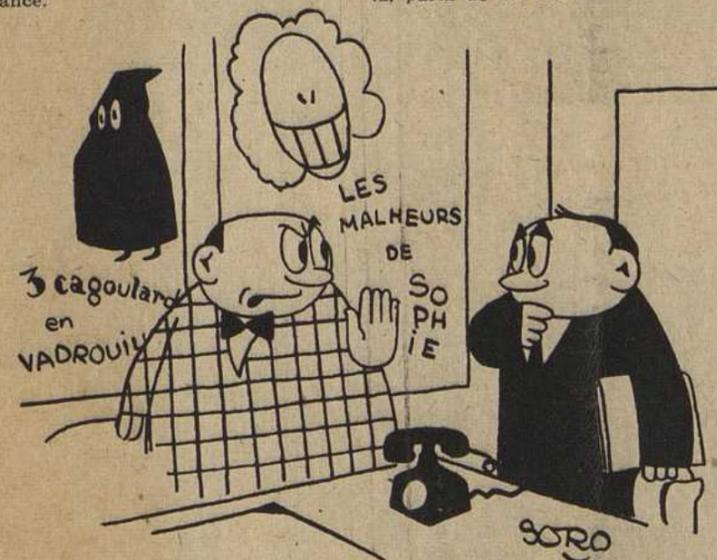
## BERLIN

### Grand'mère

C'EST beau la famille. Le tout est de savoir s'en servir. En 1927, Emil Jannings était une grande vedette du muet et tournait à Hollywood. Il en était un des acteurs les mieux payés. Françoise Rosay et Jacques Feyder se trouvaient également là-bas à cette époque, et Jannings, en clignant de l'œil, disait : « Pas étonnant que je sois payé davantage que vous : je sais discuter un contrat, moi, ma grand'mère était juive !... »

### Sœur

EN 1937, en Allemagne, il valait mieux ne pas se vanter de ce genre de parenté. Aussi, lorsque Rosay et Feyder, tournant cette année-là *Les Gens du voyage*, rencontrèrent Jannings à Berlin, le célèbre acteur ne leur parla plus de la pauvre vieille dame. Jannings, cette fois-là, parla de sa sœur.



— Un scénario sur Les Misérables ?... Ah non ! Pas de personnalités !...

L'ECRAN FRANÇAIS n'accepte AUCUNE publicité cinématographique

## Tradition

EN paraphant les exemplaires numérotés de son dernier roman, l'un de nos écrivains les plus en vogue vouait l'autre jour à tous les diables les éditeurs et leurs traditions. Mais ces sonores imprécations ne tombèrent pas dans l'oreille d'un sourd. L'éditeur mis en cause, soigneusement attentif à son poulailler, trouva aussitôt de quoi calmer ses ruades. Il fit porter sur le bureau du signataire la traditionnelle bouteille de cognac Camus. On dit que la réconciliation fut bien vite opérée entre notre romancier et les usages. Une tradition en sauve une autre.

« Elle a huit enfants, disait-il ; ça, c'est une famille allemande, comme vous n'en avez pas en France. » Et un nombre aussi considérable de petits neveux ne pouvait que justifier le profond attachement de leur oncle au troisième Reich.

## Mère

AUJOURD'HUI, il n'y a plus de troisième Reich. Il y a peut-être un petit peu moins de neveux Jannings ; mais celui-ci est toujours vedette et ne raté pas une occasion de se faire photographe.

Il vient d'écrire à Rosay et à Feyder en les assurant de ses sentiments franco-philles et de son attachement à la démocratie. Comme preuve...

« Comment aurais-je pu être nazi sincèrement, écrit-il, puisque ma mère était juive ? »

## LE POUR ET LE CONTRE

DEPOUILLER chaque semaine quelque cinquante articles sur le même film est une tâche déprimante et décevante. *Espoir* et *Falbalas* viennent, ces derniers jours, de nous en donner une preuve nouvelle.

Dans l'ensemble, ces deux films ont été couverts de louanges, — le second particulièrement — avec quelques variantes qui jouent surtout sur les détails. Mais comment concevoir que, parlant de l'œuvre d'André Malraux, M. Macloux, sous le titre : « *Espoir déçu...* », écrive dans *Arts* que...

« ... Malraux ne connaît pas son nouveau métier... »

« Est-ce l'insuffisance des sous-titres (car le film est parlé en espagnol), ou les coupures, ou une faute de montage, mais dans *Espoir* nombreux sont les passages obscurs. Tandis que Georges Sadoul, dans les *Lettres françaises*, parle de... »

« ... la perfection du montage... ? »

Pour Gabriel Audisio, dans *Action*, *Espoir* est, avec *Le Dictateur* et *Les Enfants du Paradis*,

« ... l'un de ces témoignages sur l'homme et son génie créateur. »

Et pour M. Jean Quéval, dans *Clartés*,

« ... la narration est mauvaise... »

Tout cela n'empêche pas *Espoir* d'être, sans littérature, un grand film...

Pour *Falbalas*, les violons sont mieux accordés. Unanimement, Jacques Becker est célébré comme un metteur en scène de la meilleure race, et l'on déplore à peu près partout la faiblesse du scénario de son film.

Dans *Ici Paris*, J. C. écrit :

« C'est une réussite foudroyante. »

« Ce qui doit inquiéter quelque peu Becker, car, parlant du *Dictateur* quelques lignes plus loin, le même J. C. déclare que... »

« ... c'est une mauvaise satire, mais un très bon *Charlot*... »

Mais il semble que l'un des articles les plus intelligents que l'on ait écrits sur *Falbalas* et sur son auteur, ce soit sous la plume de M. Jean-Paul Sassy, dans *Volontés*, qu'on le trouve.

« Cette causticité à l'égard de ses modèles transparait déjà dans *Goupi-Mains rouges*. Dans *Falbalas*, elle s'accuse. On sent que Becker déteste, non pas dans la fiction, où il les couve de sa ferveur créatrice, mais dans la vie, les personnages qu'il recrée. Il va même assez loin dans son inimitié, puisque, dans le cas présent, il semble que pour les punir il leur ait refusé son absolue attention en leur étant presque toute humanité. Et c'est là la pierre de touche de sa manière. De deux choses l'une, ou bien Becker devra essayer de voir ses personnages « de l'intérieur », c'est-à-dire de considérer le monde à travers leurs yeux et de se mettre dans leur peau, ou bien il devra continuer à les voir, et c'est, si je ne me trompe, son lot, et non des moindres, avec ses propres yeux. Il faut choisir, car il est impossible d'être dans ses oripeaux et dans ceux des autres. Ce n'est d'ailleurs pas un choix, mais une question de destinée : celui qui n'a pas souffert regarde, s'il est fort lui-même, sans crainte autour de lui ; avec enthousiasme les belles choses, avec condescendance, indifférence ou mépris ceux qui souffrent. Celui, au contraire, qui a connu la douleur, l'angoisse, la peur, en reste toujours tributaire, même en dehors de leur atteinte. Et si Becker ne ja-mais souffert, je crois que la cause est entendue. »

« Elle l'est en effet. »



L'ÉCRAN  
*français*

« SORTILEGES »

Un village d'Auvergne, la tempête, les vieilles légendes du terroir : c'est l'atmosphère du film que Christian-Jaque a tourné récemment.